

Chapitre 17

Trois Rivières - Canada. *Novembre 1742.*

- Tu m'as bien compris, petite ? insista Tacite Laframboise. Tu leur dis ton prénom : Marian, et ton âge : trois ans et demi. C'est tout ce qu'elles ont besoin de savoir, les bonnes sœurs.

Je ne dirai rien de tout ça, pensa la petite fille, ulcérée.

- Tu ne leur parles pas de moi, ni de ton frère. Là où je l'emmène, les demoiselles ne peuvent pas venir. C'est pour cela que je suis obligé de t'abandonner.

Daddy lui aussi m'a abandonnée, pensait Marian, pleine de rage. Tout le monde m'abandonne. Je les aime pas. Je veux tous qu'ils meurent ! Et puis je dirai rien, rien du tout. Je serai muette, là !

- Ta mère est morte, tu le sais bien, enchaînait Tacite, que le silence de l'enfant mettait mal à l'aise (il ne serait pas le dernier). Que veux-tu que j'y fasse ?

Tu n'es pas mon Daddy, et tu ne le seras jamais, se disait la fillette, les dents serrées sur sa colère et son désespoir. Je t'aime pas, d'abord. Va-t-en, j'aimerai cela. Pars, pars, pars !

- Eh bien, cela promet si c'est aussi facile avec ton frère, soupira le coureur des bois.

Aurélien te laissera pas l'emmener là-haut, tu verras, continuait intérieurement la petite. Il s'ensauvera et il viendra me chercher ! Jamais il me laissera seule chez tes sœurs !

- C'est là que tu auras la meilleure éducation, assura Tacite, comme pour s'en convaincre lui-même. Et il y aura d'autres petites filles sans parents comme toi.

Les autres petites filles j'en veux pas, se dit l'enfant, poings serrés. Et puis j'ai des parents. Mummy est morte, ça c'est vrai, je l'ai vue. Mais Daddy est pas mort. Il est juste parti. Il viendra un jour pour moi, tu verras, vieux méchant. Je t'aime vraiment, vraiment pas !

- Nous y voilà, fit l'homme.

Tu vas enfin me laisser tranquille, songea la petite.

Chapitre 18

*Femme est secours contre faiblesse,
Joie contre mélancolie,
Sens et avis contre folie ;
Courtoisie contre rudesse.
Elle est terrestre paradis.*

Martin FRANC, *Champion des dames*

Versailles - 18 novembre 1742

Réunis clandestinement dans le cabinet secret du Roi, Louis XV et moi-même discussions - à mi-voix, mais assez âprement - de ses affaires de cœur, à savoir la vénale et orgueilleuse marquise de la Tournelle. Il pouvait être minuit et demi, mais nous n'avions sommeil ni l'un ni l'autre.

- Mais enfin, sire, m'indignais-je, vous n'allez tout de même pas céder à de pareilles exigences ? Qu'elle fasse renvoyer sa sœur, votre maîtresse depuis près de dix ans, soit. On peut concevoir qu'elle soit jalouse de cette rivale, même si autant de mesquinerie serre le cœur...

- Tu ne crois pas si bien dire, m'interrompit le Roi avec un grand soupir. Cela serre le cœur. Et cela serre d'autant plus le mien que la tendre amitié de Madame de Mailly me manque déjà. Madame de la Tournelle est si dure, si exigeante !

- Exigeante est le mot qui convient, sire ! m'écriai-je. Que cette femme ait le toupet d'exiger des compensations *matérielles* pour entrer dans votre lit, je n'en reviens pas ! Et qu'elle vous fasse lanterner, en plus, comme à Choisy il y a quelques jours, exactement comme si vous n'étiez qu'un vulgaire marchand sur la place de Paris... Mais pour qui se prend-elle ? Vous êtes le souverain le plus beau du plus beau royaume d'Europe, et cette petite veuve ambitieuse vous poserait ses conditions ? Si elle vous aimait vraiment, elle ne monnayerait pas ainsi le prix de ses faveurs, croyez-moi !

- Tu ne peux pas comprendre, Monclair, soupira-t-il. Il me la faut. J'en suis épris, je t'assure, et...

- Il y a un an à peine, sire, alors que je venais d'entrer à votre service, vos grands yeux noirs pleuraient une autre de ses sœurs, la fière Madame de Vintimille, qu'on dit avoir été enceinte de vos œuvres, et qui venait de mourir en couches ! Réfugié avec moi à Saint-Léger, vous sanglotiez à fendre l'âme, parlant de dévotion, disant que vous ne vouliez plus ni aimer, ni commettre l'adultère, puisque le Ciel vous en punissait aussi cruellement ! Et puis ce maudit duc de Richelieu, le pire sournois et le pire libertin que la terre ait porté, qui ne cesse de vouloir pousser de nouvelles maîtresses dans votre lit en espérant vous manipuler à travers elles, vous présente deux mois plus tard sa petite Ri-Tournelle, et vous voilà de nouveau tout feu tout flamme !

- Je ne vis que lorsque je désire une femme, répondit le Roi avec lassitude. Ce n'est que là que je me sens moi-même, que les multiples parties de ma petite personne s'emboîtent enfin... Quelle paix, alors ! Quel enivrement céleste ! Les femmes sont ma passion, Monclair ; et leur corps ma patrie. Que veux-tu que je te dise ? J'ai un besoin viscéral de leur tendresse, de leur grâce... Avec elles, plus de ces éprouvantes compétitions viriles pour un pouvoir que j'exècre. Je suis noyé dans un bain de douceur et l'on fait tout pour me plaire... D'autant plus que je sais moi aussi les combler, vois-tu... Qu'y a-t-il de plus noble que d'être l'esclave d'une femme qu'on adore ? Voudrais-tu me reprocher ce que Monsieur de Marivaux exalte tant dans ses pièces ? Ou ce qu'on a tant exalté chez les chevaliers médiévaux ?

- Ils n'étaient pas rois, sire, grinçai-je, exaspéré.

- Je n'ai pas demandé à l'être, fit Louis XV en haussant les épaules. Je n'ai pas demandé à être engoncé dans l'habit d'apparat d'une monarchie absolue, habit conçu

sur mesure pour un autre et dont on me reproche sans cesse qu'il ne soit pas à ma taille ou me fasse, *quelle horreur* ! des faux plis ici et là. Je dis « habit », je devrais bien plutôt parler de *catafalque* ! Passons là-dessus. Je suis surpris que tu te ranges à présent dans le camp des dévots. Il n'y a pas si longtemps, tu prêchais pour la libération de mes entraves... Et durant mes semaines de désespoir à Saint-Léger, précisément, tu m'as bien démontré, en accord avec mon cher Bourdaloue d'ailleurs, qu'une Eglise dont les prélats étaient si peu chrétiens dans leurs ambitions et qui m'avait marié de force à quinze ans avec une inconnue, exactement comme on mène le taureau à la génisse pour une vulgaire saillie, ne pouvait prétendre en aucune façon à me faire la moindre remontrance. Lorsqu'on n'a pas choisi librement et à un âge décent son épouse ou son époux, disais-tu, on peut aimer ailleurs sans adultère.

- Je le pense vraiment, sire. La question n'est pas là ! La question est que vous vous humiliez devant une arrogante qui ne vous aime pas.

- Qu'en sais-tu ?

- Vous le sentez aussi bien que moi, sire. Ne le niez pas. Elle se vend à vous.

- Suis-je si difficile à aimer ?

- Vous êtes la personne au monde la plus facile à aimer selon moi, sire. Mais celle-ci ne sait même pas ce que signifie le verbe aimer. Tout au moins en ce qui vous concerne. Car elle a grande douceur de cœur pour le Duc d'Agénois... Ce que vous n'ignorez pas, d'ailleurs... S'il n'y avait pas eu derrière elle la poigne de fer de Monsieur le duc de Richelieu, je doute qu'elle eût supporté que vous l'importuniez de vos encombrantes faveurs.

- Tu me gâches mon plaisir, Monclair.

- Je l'espère bien, sire.

Au bout d'un long moment de silence, où certainement nous souffrîmes autant l'un que l'autre de ce qui était notre premier désaccord (non le dernier), le Roi reprit la parole.

- Il n'y a pas que la passion que je lui porte, murmura-t-il, un peu réticent. J'ai un autre rôle à lui faire jouer. Au départ, j'ai été comme toi fort marri qu'elle ait tant d'exigences, qu'il lui faille une place aussi éclatante à ma Cour... Et puis j'ai vite compris l'avantage que me pouvait procurer cette ostensible récipiendaire de mes faveurs... J'ai entrevu pour elle un autre rôle, oui... Elle va m'être bien utile - à son insu, d'ailleurs. Elle va servir d'écran entre la Cour et moi. Un écran derrière lequel je pourrais demeurer en retrait... Mais passons là-dessus. Il n'est pas encore temps de... Voyons autre chose. Tu vas devoir prendre tes quartiers... J'ai pensé à t'utiliser, toi aussi... Me rendrais-tu un service, Monclair ?

- Tout ce que vous voudrez, sire, s'il n'est pas question de cette arrogante.

- Je te confie ceci sous le sceau du secret...

- Je serai muet comme une tombe, sire. Comme un catafalque.

- Je le sais bien, jeune impertinent... Dieu merci, je peux avoir une totale confiance en toi. J'ai mis sur pied depuis quelques mois une sorte de... diplomatie confidentielle, visant à...

- Je ne veux pas le savoir, sire. Allez au but. Qu'attendez-vous de moi ?

- Que tu portes secrètement à trois ou quatre personnes que je t'indiquerai des messages de ma main.

- Sous quelle identité, sire ?

- La tienne, Monclair. Sans ta naissance, tu ne serais pas reçu dans l'un des endroits où je souhaite t'envoyer.

- Et je gage, dis-je ironiquement, que ces endroits-là sont très, très éloignés de la Cour de Versailles, dont Votre Majesté désire vivement m'écarter pour consommer en toute sérénité son humiliation amoureuse - pardon : sa joute chevaleresque médiévale ?

- Il y a de cela, sourit-il. Mais c'est un fait que je peux me fier entièrement à ta discrétion, ce qui augmente beaucoup les chances de succès de mon... opération. Nul ne te connaît officiellement sous ton vrai nom. Tu seras celui qui passe là par hasard. J'aurai prévenu qui de droit, et...

- Je n'irai pas, sire. Je ne veux en aucun cas m'éloigner de vous et vous ne pouvez pas m'y contraindre, précisément parce que je n'ai pas d'existence officielle.

- Ne m'interromps pas, Monclair, fit-il avec une feinte douceur. Il serait regrettable que tu me refuses cette faveur. D'autant que je compte beaucoup sur toi pour me donner des nouvelles de ma Babette... Elle me manque affreusement. Mais là non plus, tu ne peux pas comprendre. Tu ne sais pas ce que c'est qu'être père...

Je tressaillis, percé au cœur.

- C'est donc à la Cour d'Espagne que vous vouliez m'envoyer, sire ? m'enquis-je en tentant d'affermir ma voix.

« Babette » était le surnom affectueux que Louis XV donnait à sa fille aînée, Elisabeth de France (ou Madame Première), mariée depuis deux ans à un obscur infant d'Espagne dépourvu de la moindre chance d'accéder un jour au trône de son père. Je vis aussitôt en esprit le portrait d'elle que le Roi gardait précieusement dans ses appartements privés. Il m'avait plusieurs fois troublé, ce portrait, à cause de la ressemblance des deux regards noirs, celui du père, plus doux, celui de la fille, plus impatient, plus volontaire. Sachant que « Babette » était incluse dans cette manœuvre de « diplomatie confidentielle », je pressentis sans peine vers où se dirigeaient les visées du Roi : l'Italie, afin d'y conquérir pour sa fille préférée un vrai trône (les duchés « volants » ne manquant pas là-bas). Quelqu'un d'aussi imbu de son rang qu'Elisabeth ne se contenterait sûrement pas de jouer toute sa vie les seconds rôles à la Cour d'Espagne - au demeurant nettement moins gaie, fastueuse et vivante que la Cour de France dans laquelle la jeune femme avait grandi. Mais quoi que je puisse en penser, je gardai mes déductions pour moi.

- On ne peut rien te cacher, lâcha brièvement le Roi.

Ayant senti mon hésitation, il me laissait habilement le temps de me faire à son idée.

- J'irai, sire, répondis-je avec un soupir résigné.

- A la bonne heure ! s'exclama-t-il, réjoui, avant de me serrer sur son cœur.

Je partis peu après, le temps de voir Jacob et de mettre ses affaires en concordance avec celles du Roi. Tant qu'à faire de jouer les messagers, autant rendre service à tout le monde, n'est-ce pas ?

La perspective d'un long voyage (j'allais devoir aller jusqu'en Espagne, puis en Italie, avec au moins quatre arrêts intermédiaires) me soulevait d'enthousiasme. Quitter Louis était pénible, bien sûr, mais d'une part je commençais à en avoir assez de l'ambiance d'intrigues qui régnait à la Cour, jusque parmi les valets, dont certains étaient jaloux de ma faveur ; d'autre part, je ne quittais mon souverain que pour diriger mes pas vers sa fille chérie. Je n'étais pas sûr de perdre au change...

Inconstance des hommes ! vous exclamez-vous, navré. A bon droit. Je le revendique : j'étais inconstant, certes, à cette époque. Mais rappelez-vous : je n'avais pas vingt ans. Qui, à vingt ans, ne partirait grisé pour un long voyage sans chaperon et sans contrainte ? Je devais voyager dans ma propre voiture, louée pour l'occasion. En-dehors des gens que je devais visiter, j'étais libre de mon itinéraire. Le monde entier, ou presque, s'offrait à moi. Non, je n'eusse échangé ma place pour rien au monde !

D'autant moins que j'avais le secret espoir que mon absence briserait le cœur du Roi, cet ingrat, et lui donnerait le temps de se lasser de sa belle, m'autorisant ensuite un retour triomphal.

Je vous l'ai dit : je suis d'une incurable naïveté. Mais comme il est dit dans les Evangiles : seuls les simples peuvent approcher du trône de Dieu.

Ne serait-il donc point de mauvais goût de m'en faire reproche ?

Chapitre 19

Entraîné par l'amour, retenu par la crainte, je voulais parler et je n'osais.

FOUGERET de MONTBRON

Madrid - janvier 1743.

Sitôt que je fus mis en présence d'Elisabeth, je compris que j'avais eu raison de faire le déplacement. Quoique très jeune - trois ans de moins que moi qui allais sur mes dix-neuf - elle avait une fougue et un éclat impressionnant.

Elle n'était pas à proprement parler jolie, ayant les traits un peu gros ; mais toute sa personne débordait de vitalité. Ceux qui ont dit qu'elle ressemblait fort à son père sous le rapport du caractère se sont trompés. Elle possédait, contrairement à lui, toutes les qualités d'orgueil et d'impatience nécessaires pour faire les grands souverains, hommes ou femmes. Je ne devais revoir que dans une seule autre personne ce même élan affamé, têtu, concentré : chez le général Bonaparte, que sous le nom de Monclair j'eus

l'occasion de rencontrer une fois à Paris, au moment où il s'appliquait à mettre dans sa poche les deux autres « consuls » ayant quelque prétention, pauvres fous, à partager le pouvoir avec lui.

Comme tous les gens incapables d'ambition ou peu sûrs de leurs talents, je suis (et fus alors) fasciné par ce trait de caractère déjà si affirmé dans une adolescente d'à peine quinze ans. Aussitôt, je compris ma sottise : celle qui m'avait fait croire qu'en raisonnant mon Roi je pourrais le détacher de la Marquise de la Tournelle. A n'en point douter, la hautaine ambition de cette dernière avait envoûté Louis XV aussi sûrement que celle d'Elisabeth, encore en bouton pourtant, m'envoûta moi-même sitôt que je posai les yeux sur elle.

Il y a une fatalité dans ces contraires qui s'attirent. Voilà pourquoi les peuples, si souvent indécis de contours et de volonté, idolâtrèrent les despotes comme Frédéric II ou Napoléon Ier et se méfient profondément des rois flous - qui leur ressemblent un peu trop. Ceux-ci, comme Charles Ier ou Louis XVI, ils les envoient à l'échafaud à la première occasion.

Les détails de ma mission politique une fois expédiés, Elisabeth et moi causâmes tranquillement comme de vieux amis. Elle adorait son père et arracha de moi, avec une grande avidité, mille détails le concernant. Elle pleura un peu, disant combien elle regrettait d'avoir été si précocement séparée de lui et d'Henriette, sa sœur jumelle, Madame Deuxième. Je la consolai, bien sûr, du mieux que je pus, posant sur sa main encore un peu potelée de très jeune fille ma grande main d'homme « fait » - ce qui est, bien sûr, une façon de parler. Je n'étais pas fait le moins du monde à cette époque-là. Physiquement, j'avais été homme très tôt. Moralement, je le fus très tard. Quand Louis XV, mon Bien-Aimé, a rendu son âme à Dieu, il n'était lui-même homme « fait » que depuis seize ans. Chacun son rythme d'évolution ! Placés dans une conjoncture différente, dans un milieu plus souple, plus favorable à notre mûrissement, par exemple les belles forêts de Virginie ou les vastes rives du Saint-Laurent au début du XVIIIe siècle, Louis et moi eussions fait des Champlain fort convenables. Nous en avons l'étoffe. Mais aller donc tailler un habit léger dans un lourd tissu d'hiver ! Il engoncera toujours.

Je m'aperçois qu'avec cette maudite manie de la digression je vous emmène là bien loin d'Elisabeth, qui pose sur moi dans l'expectative ses beaux yeux noirs trop semblables à ceux de son divin père. Faute impardonnable !

Elle m'émut violemment, disais-je - ou bien ne l'avais-je pas encore dit ?

Comme j'ai l'âme tour à tour ondoyante et volatile et que mes émotions se méfient beaucoup d'un espace instable où elles ne peuvent guère s'ancrer, elles descendent de suite par prudence, avant de s'évaporer ou de ne plus se reconnaître, au stade inférieur plus concret de la chair. Je ne peux être ému par une femme sans que ce soit immédiatement et irrévocablement, *expressément* physique. Sous mes allures faussement éthérées et insaisissables, je n'ai rien d'un amant platonique. Aimer l'une de ces dames, pour moi, c'est aussitôt désirer m'allonger sur elle et m'enfouir jusqu'aux yeux dans sa chair tendre. Là non plus, on ne saurait se refaire, n'est-ce pas ?

Dans le cas d'Elisabeth, j'eus de nombreux et poignants élans de désir. Plusieurs fois, alors qu'à ses côtés toute ma chair me brûlait de passion, je faillis me jeter à ses genoux, lui avouer mon amour, la supplier d'être bonne pour moi... Las ! Elle semblait si maîtresse d'elle-même ! Il était évident qu'elle ne ressentait pour moins aucun

entraînement. Il est vrai qu'elle n'avait que quinze ans...

Et puis il y avait le ballet incessant dansé à peu de distance par ses vigilantes ménines...

J'eus pourtant un petit moment de gloire : trois soirs de suite, j'interprétais devant le Roi d'Espagne et toute sa Cour assemblée les beaux airs d'opéra de mon répertoire. Mais ce ne fut pas l'approbation des Grands qui me causa le plus grand plaisir : ce fut de voir embués les beaux yeux noirs de ma princesse, qui m'avait écouté avec la plus grande émotion.

Pour toutes ces raisons, je quittai la Cour d'Espagne à reculons et pleurai comme un enfant dans le discret carrosse sans armoiries qui m'emmenait vers l'Italie.

Chapitre 20

Ah ! qui me dira, à l'avenir, la vérité et mes vérités ?
LOUIS XV (à la mort de Mme de Châteauroux)

A peine rentré à Paris, je dus reprendre mes quartiers à la Maison du Roi. Je rendis compte de mes démarches à mon Bien-Aimé maître, sans lui dire bien sûr que j'étais tombé éperdument amoureux de sa fille. J'eus d'ailleurs, suite à cette étrange passion, toutes les peines du monde à me contrôler physiquement dans l'intimité très grande où je vivais avec le Roi. Voir ses yeux à lui, c'était voir ses yeux à elle, et la confusion des deux me jetait dans de terribles langueurs.

- Tu chantes donc, Monclair ? me demanda-t-il, surpris, lorsqu'il reçut une lettre de Madame Infante faisant état de mes triomphes vocaux à la Cour d'Espagne. Tu ne me l'avais jamais dit ! Ne vas-tu point chanter pour moi aussi ?

Je lui remontrai que mon incognito ne pourrait s'accommoder d'un spectacle public donné en sa Cour. Mais comme il voulait absolument m'entendre, je lui en préparai secrètement le plaisir, complotant dans son dos avec le Maître de Chapelle qui me fit répéter des chants religieux pour la Passion, les Rameaux et la Pâque prochaine. Comme mon baryton se prêtait excessivement bien à ces cantiques un peu solennels, j'étais sûr de mon effet.

Il dépassa pourtant toutes mes espérances. Quand je chantai pour la première fois, le Roi, les larmes aux yeux (il avait reconnu ma voix dans l'instant), dut se reculer précipitamment pour dissimuler sa vive émotion. Ensuite, quand nous nous retrouvâmes seuls, il me serra longuement contre lui, tandis que toute la Cour se demandait qui donc était ce jeune abbé (j'avais pris ce déguisement) dont le timbre sublime avait si bien magnifié la cérémonie religieuse de la Passion du Christ. J'eus beaucoup de mal à garder mon précieux incognito jusqu'au bout : il fallut me faire chanter d'une tribune.

Ce petit triomphe m'aida à endurer celui, combien plus insolent, de Madame de la Tournelle, devenue quelque temps après mon retour *duchesse de Châteauroux*. Ce qui ne manqua pas de faire couler encre et salive dans la capitale où furent publiées, par la force des choses, les lettres patentes témoignant de sa nouvelle distinction.

Je ne supportais pas cette femme, tout en reconnaissant que son perpétuel emportement héroïque stimulait grandement l'énergie morale anémique du Roi. On s'en

aperçut, entre autres, lorsqu'il se mit en tête de mener lui-même ses armées à la guerre, la Guerre de Succession d'Autriche. Mais, incapable de se contenir dans certaines limites de modestie et de bienséance, la dame s'imagina qu'elle pouvait s'octroyer le droit de suivre galamment son souverain en campagne, permettant ainsi la survenue du désastreux épisode de Metz.

Par chance pour elle, je n'étais pas présent lorsque l'odieux clergé de France, en la personne du Grand Aumônier Fitz-James, infligea à mon Bien-Aimé l'humiliation que l'on sait, et dont cette femme était l'unique source. Mon père venait de mourir sans que je l'aie revu, ce dont je croyais ne me soucier guère, et j'avais dû m'enfuir discrètement en Champagne afin de recueillir l'héritage du « valet » Monclair : deux mille huit cents hectares de terres, vingt-sept paroisses, huit châteaux et manoirs, un petit hôtel particulier à Paris (peu confortable, je dois dire), cinquante-deux fermes et douze moulins ; sans parler des investissements « industriels » fort opportunément conseillés à mon défunt père par Jacob Heselmann, à qui je prouvai aussitôt ma gratitude en lui abandonnant un château près de Montbéliard.

Bref, pour en revenir à cette maudite garce de Madame de la Tournelle et au clergé infâme de notre royaume, représenté par Fitz-James, évêque de Soissons, je crois que si j'avais été présent sur les lieux lorsque sont survenues ces « scènes de Metz » je les aurais tous deux étranglés de mes propres mains (et Dieu sait que je ne suis pas sanguinaire) pour leur faire expier ce qu'on avait fait subir à mon Roi à cause d'eux.

L'histoire est simple, et très connue, je ne m'y attarderai donc pas. Le Roi attrapa à Metz une grave insolation. (Quoique sa maladie, peu identifiée, ait porté vingt autres noms à l'époque, celui-ci sonne joliment à mes oreilles, je l'adopte.) Trois jours après, il fut si mal qu'on le crut agonisant. Connaissant sa profonde piété et sa peur de l'Enfer, le clergé lui fit le chantage suivant : « Ou Votre Majesté fait une confession publique dans laquelle Elle reconnaît qu'elle n'est pas digne du nom de « Très Chrétienne » (puisqu'elle commet l'adultère et se tient éloignée des sacrements), ou nous Lui refusons viatique et absolution, et Elle mourra en état de péché mortel. » Cirque ignoble et grandiloquent de ces gens censés parler au nom d'un Christ indulgent à Marie-Madeleine !

Se croyant à l'agonie, affolé à l'idée d'être privé des derniers sacrements, Louis XV (j'en enrage encore soixante ans après) consentit fébrilement à tout ce qu'on voulut. Abdiquant toute dignité, il se livra devant les notables de Metz, les courtisans, les médecins et les abbés présents autour son « lit de mort » à cet aveu stupéfiant : non, il n'était pas très chrétien ! Ma seule consolation est de me dire que dehors, dans les rues de la ville, pendant le même temps, la duchesse de Châteauroux s'enfuyait en carrosse sous des jets de pierre on ne peut plus mérités. Dommage que la populace ne l'en ait pas tirée. On a fait pire, sous la Révolution, à de pauvres femmes innocentes qui, elles, n'avaient pas mis l'honneur de la France en péril.

Tandis que j'assiste en province à la messe de Requiem de mon père, que je prononce, raide et bégayant, son éloge funèbre (je n'ai jamais été un grand orateur en public), que je fais porter sa dépouille dans le caveau de famille - mon Bien-Aimé, lui, au contraire, franchit ces étapes à rebours : il ressuscite ; au grand dam de Fitz-James mais aussi du Duc de Bouillon, de quelques Grands, ennemis de sa maîtresse, et du Duc de Châtillon, le vaniteux gouverneur du Dauphin, qui se voyant déjà tel Fénelon ministre de son royal élève avait eu l'imprudence suprême d'entamer un bilan sévère du règne « finissant ». Quand Louis XV se remet, il joue quelque temps le jeu de son clergé et de

ses grands dignitaires, se réconcilie avec la Reine accourue à son chevet... On peut croire qu'il a tourné le dos à ses folies et qu'il va « rentrer dans le rang ». Pourtant, peu après, il renvoie la Reine et repart en campagne en écartant de sa suite tous les gentilshommes qui n'ont pas de fonctions strictement militaires.

Lorsque lui et moi nous nous sommes revus, après son retour à Versailles, il a laissé exploser une colère qu'il ne pouvait plus contenir. Je me souviens que nous étions sous les combles, dans son laboratoire de cuisine. Debout devant un lourd billot au dessus de marbre blanc de farine, il pétrissait rageusement une pâte qui avait surtout pour utilité de défouler sa fureur.

- Plus jamais ils ne me contraindront de la sorte ! proféra-t-il les dents serrées. Plus jamais je ne serai leur jouet ! Ce sont eux qui vont danser, maintenant. Ils n'ont pas fini de me les proposer, leurs sacrements ! Pas fini de faire antichambre sous mon œil-de-boeuf ! Je leur apprendrai, moi, à respecter les règles, à ne pas frapper un adversaire à terre ! Et pour commencer, je vais rappeler Madame de Châteauroux à la Cour. C'est à ses pieds qu'ils devront tous ramper pour quémander mes faveurs. Moi, en coulisse, je rirai bien de les voir ainsi humiliés à deux genoux devant ma favorite. N'importe quelle femme vaut plus cher que tous ces Messieurs, de toute façon !

Il venait juste d'envoyer en exil le Duc de Bouillon, le Duc de Châtillon, Monseigneur de Fitz-James et on le disait plutôt en froid avec son fils, le Dauphin. Mais cela ne lui suffisait pas. La blessure avait été profonde : profonde et lente serait sa vengeance. J'étais bien heureux qu'il réagît avec autant d'amour-propre, lui qui en manquait tant à l'ordinaire. Mais je déplorais que ce soit cette maudite duchesse de Châteauroux qui tire seule son épingle du jeu.

Toutefois, raconter ce pénible et sensible épisode porte en soi doublement sa récompense. D'une part, parce que la France entière, émue par la maladie de son beau et jeune souverain, s'était ruée dans les églises afin de prier pour sa guérison puis, lorsque celle-ci fut avérée, se répandit en *Te Deum* et lui donna alors ce surnom si éloquent de « Bien-Aimé ». D'autre part, et là vous allez entendre distinctement mes dents grincer de joie pure, parce que la duchesse de Châteauroux, au moment même où elle allait rentrer en triomphe à la Cour, tomba malade, l'avisée femelle, et mourut peu après dans des douleurs si atroces qu'on raconta qu'elle avait été empoisonnée. (Je vous vois venir : non, je n'y étais pour rien ; mais j'absous de tout cœur l'éventuel coupable.)

Malheureusement pour Louis XV, un autre deuil vint le frapper simultanément : la Duchesse de Ventadour, sa « maman » adorée, décéda également en décembre. Le Roi, qui avait d'ailleurs enterré aussi l'une de ses plus jeunes filles au printemps, s'effondra. Il perdit à la fois le sommeil et l'appétit, maigrissant à vue d'œil, errant partout comme une ombre. Quelque temps plus tard, alors qu'à Trianon je le consolais du mieux que je pouvais (et je pouvais beaucoup), je fus en mesure de surprendre une conversation entre Lebel et un mystérieux interlocuteur que, par charité pour sa postérité, je ne nommerai pas. Je compris aussitôt que l'on estimait en coulisse qu'après cette calamiteuse année 1744 l'heure de l'ambitieuse Reinette avait sonné.

Je m'empressai de prévenir Heselmann, qui m'en sut un gré infini. Je faillis aussi, par jalousie, prévenir le Roi lui-même ; mais lorsque j'entendis le Premier Valet lui vanter les mérites de l'incomparable Madame d'Étiolles,

*« ... Faites pour allier les vertus aux plaisirs,
Et mériter l'estime en donnant des désirs »,*

je fus surpris par l'enthousiasme chaleureux qui perçait dans le ton de ce blasé fini.

- Sire, disait-il, pressant, ce n'est pas une femme ordinaire, je vous assure ! Elle est à la fois la force et la douceur, le charme et la sagesse, la volonté et la bonté ! Votre Majesté ne trouvera pas en elle seulement une maîtresse, mais également une amie, une amie loyale... Elle est franche comme l'or ! Et comment pourrait-elle ne pas vous aimer ? L'Europe entière chante sur tous les tons votre prestance et votre séduction.

- Ma séduction et ma prestance, murmura tristement le Roi, sceptique. J'aimerais tant que l'on voie un jour au-delà de tout cela l'homme que je suis vraiment !

- Si quelqu'un peut vous comprendre, sire, c'est bien Madame d'Etiolles. Sa force d'âme n'a d'égale que sa grande perspicacité. Et elle est tendre, sensible... Oh ! Elle vous aimera ! Alors, puis-je la faire inviter à Versailles, pour les fêtes du mariage de Monseigneur le Dauphin ?

- Je veux la rencontrer auparavant en particulier, exigea le Roi.

Son ton soudain plus ferme me fit comprendre à quel point il avait besoin de se laisser convaincre. Avais-je le droit de l'empêcher de courir sa chance ? S'il s'avérait que l'on avait trompé Sa Majesté sur la marchandise, la dame d'Etiolles serait rapidement évacuée. Si par contre « Reinette » valait la réputation que Lebel lui faisait, et je commençais obscurément à le croire, j'aimais trop mon Roi pour le priver d'une relation d'exception, même à mes dépens. Je ne savais que trop, hélas, qu'une femme à ses yeux l'emporterait toujours sur un homme, fût-il le plus tendre et le plus dévoué des amis.

A la veille du fameux « bal des lfs » du 25 février 1745, où la dame déjà très en faveur avait fait prévenir Sa Majesté qu'elle porterait un loup rose (de ce rose fétiche qui allait devenir si célèbre sous le nom de « rose Pompadour »), je prétextai auprès du Roi un problème de succession en Champagne et pris de nouveau mes quartiers pour aller me terrer sur mon fief. Une jalousie insupportable me mordait au cœur : celle-là non plus je ne souhaitais pas assister à son triomphe.

Chapitre 21

Il y a trois cents ans que les rois de France n'ont rien fait de si glorieux. Je suis fou de joie.

VOLTAIRE (au Comte d'Argenson, après la bataille de

Fontenoy). Paris - été 1745

- Ils peaufinent leur œuvre en ce moment même, ricana Jacob Heselmann en repoussant les gazettes qui encombraient le guéridon placé à côté de son fauteuil favori. La France éclate de fierté en suivant son Roi de victoire en victoire, sans savoir que d'une part c'est l'entrée de Madame Reinette dans la vie de son souverain qui le rend si fringant, le fait cambrer les reins et charger virilement sabre au clair, et que d'autre part, dans un obscur château d'Ile-de-France, la noblesse, en la personne de Monsieur le Marquis de Gramont, le clergé, en celle de Monsieur l'abbé de Bernis et même la philosophie courtisane, en la personne de Monsieur de Voltaire, agissent en parfaite

concordance pour que Madame d'Etioilles, ci-devant marquise de Pompadour, fasse bonne figure à la Cour dès le retour de campagne du Roi.

- Je ne parviens pas à y croire, fis-je, atterré. Qu'il place si haut une simple roturière ! Qu'il la loge au-dessus de ses propres appartements, à Versailles ! Passe encore qu'il la mette dans son lit, mais...

- Ne soyez pas vieux jeu, coupa Jacob. D'autant que je vous avais prévenu. Et puis la Cour a peut-être encore son étiquette d'antan, qui limite son accès à la noblesse d'extraction, mais à la Ville, croyez-moi, voilà belle lurette que notre deuxième ordre a compris qu'il lui fallait pour sa survie s'acoquiner avec la roture, surtout quand celle-ci lui présente des héritières aux poches pleines d'or. En épousant la fille d'un banquier, réfléchissez-y, un gentilhomme de surcroît s'émancipe de la tutelle royale : il n'est plus obligé de faire sa cour pour quémander au Roi grâces et prébendes.

- Mais il est roi, me lamentai-je. Le monde entier a les yeux fixés sur lui. Quelle déchéance !

- Ce dont il a envie, votre roi, mon cher, c'est que les yeux de *Madame d'Etioilles* soient fixés sur lui. Estimons-nous heureux qu'elle soit d'une trempe à la hauteur de sa tâche : donner à son précieux amant à la fois l'ambition et le goût de vivre qui lui ont toujours fait si cruellement défaut.

- Il ne sera jamais vraiment ambitieux, commençai-je...

Mais je m'arrêtai prudemment dans mon élan. Je savais, moi, pour avoir porté secrètement quelques courriers ici et là au printemps, que derrière cette guerre flamboyante, si française, débordant de ce panache irrésistible qui nous rend tous ivres de joie, il n'y avait pas qu'une seule silhouette de femme, mais deux. Louis XV travaillait autant, et sans doute même davantage, pour l'avenir glorieux de sa Babette que pour impressionner la ravissante marquise de Pompadour.

- Il le sera, parce qu'elle l'y poussera, rectifia le financier.

« Comme ils ont tous une vision fautive de lui ! songeai-je, à la fois irrité de leur incompréhension et ravi de ma plus grande perspicacité. Il se sert de ses maîtresses beaucoup plus qu'elles ne se servent de lui, car lui s'en sert pour *être* tandis qu'elles se servent de lui tout bonnement pour *avoir*. Elles lui donnent quelque chose qu'il ne saurait se procurer ailleurs et chacun croit, parce qu'il est si merveilleusement empressé auprès d'elles, parce qu'il les couvre de cadeaux, que ce sont elles qui le manipulent... Alors que c'est lui qui les exploite, avidement. »

Je n'ai pas de goût pour les récits historiques purs, aussi vais-je renvoyer mon lecteur aux chroniques du temps pour les incroyables péripéties glorieuses de cette Guerre de Succession d'Autriche. La bataille de Fontenoy, entre autres, est restée à juste titre dans les annales de la France comme la plus étourdissante victoire depuis le lointain Philippe le Bel. Le Roi s'y montra en état de grâce, triplement aiguillonné par trois tendresses concomitantes : celle qu'il portait au Dauphin son fils, autorisé pour la première fois, à seize ans, à figurer sur un champ de bataille ; celle qu'il portait, en père également, à sa (et ma) Babette, qui allait seule récolter quelque fruit à l'issue de tout ce superbe déploiement de vaillance ; celle enfin qu'il portait à une femme à ses yeux belle, loyale et éminemment digne d'être aimée, dont les tendres regards étaient

de loin rivés sur lui tandis qu'elle travaillait dans l'ombre à se rendre plus digne encore de son royal amant - se préparant à affronter pendant vingt ans l'hostilité haineuse de sa Cour.

Si je suis cependant contraint de donner ici quelques précisions, c'est que l'avenir du Canada s'est joué durant cette guerre-là, bien qu'elle ait précédé d'une décennie la tristement fameuse Guerre de Sept Ans. La nation anglaise, comme me l'expliqua amplement Jacob dès 1748, ne pourrait jamais digérer la double humiliation que venait de lui infliger, en quatre ans, le courage et la grandeur d'âme du Roi de France. Humiliation, certes, des défaites successives endurées par l'armée anglaise devant les troupes françaises, toujours plus à leur avantage sur terre que sur mer. Mais plus grave encore peut-être : humiliation suprême causée par le geste noble de Louis XV, restituant dignement à chaque pays d'Europe, au moment du traité d'Aix-la-Chapelle, toutes les terres qu'il avait brillamment enlevées à ses ennemis parce que, déclara-t-il, il était venu *faire la paix en roi, et non point en marchand* ; il se souciait peu, en s'implantant de force sur des provinces fraîchement conquises, de semer le ferment de guerres futures. L'Europe, admirative autant que soulagée, applaudit vivement à tant de magnanimité. Voltaire aussi, qui comprit fort bien (il fut un des seuls en France) la noble simplicité contenue dans ce refus du Roi de « pousser son avantage ». Mais les Anglais, eux, rongèrent leur frein, mortellement jaloux d'un geste dont ils se sentaient viscéralement incapables, acharnés qu'ils étaient à se comporter partout, et avec quelle arrogance, en purs marchands.

Les maréchaux de France et les soldats furent moins perspicaces que Voltaire. Le dépit s'empara d'eux, leur faisant murmurer qu'ils avaient « travaillé pour le Roi de Prusse ». Le peuple français ne comprit pas davantage l'attitude de Louis XV et forgea l'expression « bête comme la Paix ».

Louis XV, lui, rentra heureux à Versailles ; parce que l'y attendait la femme qu'il aimait, bien sûr ; mais aussi parce qu'il était persuadé d'avoir, par ce généreux traité, mis pour longtemps en paix son beau royaume de France. Sans parler des duchés italiens conquis pour son gendre, mari d'Elisabeth. Ah ! La satisfaction du travail accompli !

Mais tandis que le Roi, sûr de son fait, négligeait de remonter sa marine militaire et supprimait même les galères qui en fournissaient le plus les bras, de l'autre côté de la Manche les Anglais, eux, préparaient déjà leur revanche, car il n'y avait à leurs yeux qu'une seule façon possible de réparer l'affront reçu : sur mer, et en Amérique du nord, où leur rivale française, ayant opéré à peu de frais une étonnante symbiose avec les peuples autochtones, empêchait matériellement une plus grande extension de leur commerce et de leurs colonies.

Je fus, pendant ces années de gloire, extrêmement malheureux. Il sautait aux yeux que le Roi adorait sa petite dame d'Étiolles, qu'il n'avait pas tardé à faire marquise de Pompadour. D'elle désormais, et d'elle seule, il tirait toute sa force. On ne le reconnaissait plus, à la Cour, tant il avait repris goût à la vie. Elles étaient loin, les mauvaises heures, les « humeurs noires » qui terrifiaient ses valets ! Cambrant les reins, Louis XV n'avait jamais été ni aussi beau, ni aussi sûr de lui. Peu lui importait, en vérité, que la Cour fût grise mine à la roturière !

Il faut bien dire, d'ailleurs, que les manières de la dame n'étaient pas celles d'une roturière. A chaque fois que je la voyais, sa majesté naturelle et son aisance me frappaient au cœur. Quelle souveraine elle eût fait, si le hasard l'avait fait naître fille

de Stanislas Leczcsinski ! Comment lutter avec une aussi insurpassable rivale ? Voilà ce que la Reine Marie et moi-même pouvions nous dire tous les jours, le cœur crevé.

Vivant ainsi, misérable et sûr de mon insignifiance, auprès de mon ingrat souverain, je me demandais s'il ne valait pas mieux pour moi quitter son service que d'endurer chaque jour semblable torture. Par chance, il me délivra lui-même de cette accablante souffrance ; non pas en me renvoyant honteusement à mes foyers - je vous rassure. Mais en me chargeant d'une nouvelle mission auprès de sa fille... Je crus voir s'entrouvrir brusquement devant moi les portes du Paradis.

En effet, dès mars 1746, le Roi m'expédia en Espagne. J'allais pouvoir y revoir Madame Infante, alias Babette, la bien-aimée maîtresse de mon cœur.

(à suivre)